

66 : ATOLLS NUAGES ET SOLEIL, ORAGES SALAR ET DESERTS



Vagues, îles perdues, dunes, nuages ou surface de coquillage?

Désirant profiter au plus vite de la chance offerte, j'attendis impatiemment le moment de repasser au dessus du Pacifique.

J'étais encore très haut ; je distinguais tout juste les chapelets d'îles et d'atolls éparpillés sur la surface de l'océan.

Tantôt ces îles se présentaient en longues traînées, comme, si un paysan du ciel les avaient semées à la volée : c'était le cas des îles et volcans qui se suivaient du Japon aux Iles de la Sonde ; d'autres îles paraissaient plutôt être tombées en paquets, tel le groupe des Tuamotu ou des îles Hawaï ; quelques unes restaient complètement isolées. Les plus petites résultant de la croissance des massifs de coraux qui avaient progressivement émergé.

Sans savoir vraiment quel îlot choisir, je les voyais grossir à vue d'œil au fur et à mesure de ma descente ; leurs couleurs chatoyantes se faisaient plus perceptibles, et se distribuaient en cercles concentriques qui me rappelaient par leur brillance les yeux des plumes de paons ; ces yeux me paraissaient plus tentateurs les uns que les autres. Leurs centres étaient généralement vert sombre, ceci correspondant aux bouquets de cocotiers. Ceux-ci étaient bordés d'une couronne de buissons à feuilles larges et luisantes, d'un vert plus clair tirant parfois au rouge. De la base de ces buissons sortaient des sortes de liserons qui s'allongeaient vers le rivage. Celui-ci formait autour des îlots des anneaux d'un blanc éclatant, constitués de débris de coraux morts et rejetés par les vagues. Le rivage descendait dans des eaux limpides, prenant quelques mètres plus loin des tons vert émeraude, et devenant bleus avec la profondeur. En transparence on pouvait distinguer les premiers tapis de coraux.

J'atterris sur la grève d'un de ces atolls. Devant moi furent quelques crabes agiles et hauts sur pattes, dont la carapace blanche et translucide faisait penser à de petites danseuses. Sortant des fourrés, des hordes de bernard-l'ermite se rapprochaient peu à peu de nous, espérant l'aubaine de quelques miettes.

J'étais parvenu à la porte d'un paradis, protégé du reste du monde par un océan sans limite. Je m'étais prudemment muni d'un masque et de palmes ; je plongeai presque aussi-

tôt. Les richesses de la vie sur terre sont inépuisables, mais peut-être encore plus celles de la mer ; les petits poissons bigarrés et de couleurs éclatantes zigzaguaient de tous cotés ; d'autres, gros et sombres, plus circonspects, regagnaient dignement les profondeurs. Des coraux aux formes étranges, des crinoïdes, des holothuries, des éponges tapissaient les fonds. Mais le soleil baissait, et je commençais à voir la couleur des branches de coraux changer, car leurs polypes s'épanouissaient en jaillissant de leurs tubes calcaires ; ils se présentaient maintenant comme des tapis soyeux aux couleurs pastel variées. Ces polypes, pressés les uns contre les autres se balançaient de concert au gré des mouvements de l'océan venant mourir sur le rivage ; de gros crabes tachés d'orange vif sortaient de leurs abris pour chercher leur nourriture, des crevettes délicates, ornées de points et de zébrures multicolores, tâtaient les alentours de leurs antennes délicates se déplaçant avec des mouvements vifs et saccadés ; j'entendais clairement le cliquetis incessant de leurs petites pinces.

La profusion sur notre planète des formes vivantes est telle qu'elle paraît encore plus grande quand on en explore les détails. C'est ainsi que chacune de mes aventures, chaque instant de ma vie, aura été l'occasion de grandes surprises.

Mais hélas, le temps était venu de quitter mon atoll, et de poursuivre mon programme.

Sortant donc de l'eau et remontant vers le ciel, j'allai retrouver maintenant les fluctuations de lumière et les danses de nuages, ainsi que les orages qui m'avaient parfois surpris par leur violence.

Nous avons, ma femme et moi, vécus les interminables queues de mousson à Sydney, quand la pluie tombait en cataracte pendant des semaines ; à Bangkok aussi ou, tous les



*Poisson corallien
multicolore*

après midi à heure fixe, le ciel lâchait toutes ses réserves et noyait les rues sous plusieurs centimètres d'eau.

Nous avons été aussi témoins des variations d'éclairage qui caractérisent les cieux changeants de l'île Victoria, face à Vancouver.

De l'autre côté du Pacifique, à Hong-Kong, je prenais à chacun de mes passages, le funiculaire de « Victoria Peak », falaise vertigineuse qui, sur l'île du même nom, domine de 500 mètres le détroit qui sépare l'île du continent chinois. Je ne me lassais jamais du spectacle de ce plan de mer au dessus duquel courraient les nuages du début de mousson occultant ou laissant passer tour à tour les éclats du soleil. Quand la nuit survenait c'était un tout autre spectacle : les centaines de bateaux et de jonques éparpillés sur la mer allumaient leurs feux, en même temps que les gratte-ciel s'illuminaient sur les deux rives.



Poisson zébré sortant de sa cache

Mais c'est peut-être au dessus des déserts que nous avons été comblés par les couchers de soleil les plus somptueux, ceux qui surviennent notamment aux abords de la vallée du Nil : au moment où le soleil orange et cramoisi plonge derrière les dunes, et donne à cet instant l'impression d'augmenter de diamètre, on assistait à une explosion de nappes roses et orangées ; puis soudain tout

disparaissait dans les mystères de la nuit. Ces moments sont magiques et se chargent en ces lieux d'un nouveau sens, car c'est là que l'astre du jour s'enfonce dans le royaume des Morts.

Plus au sud, dans les plaines de Tanzanie, nous étions arrivés un soir en vue d'une touffe de palmiers vert cru, violemment illuminée par le soleil qui se couchait derrière nous ; ces arbres se détachaient brutalement sur fond de nuages noirs grossissant à l'horizon, avant coureur d'un orage tropi-

cal.

Des spectacles non moins saisissants nous ont été offerts sur la côte est de Malaisie. Cela se passait au large de Trengganu d'où nous allions parfois en canot pneumatique visiter les deux îles de Kappa ; c'est là que nous trouvions les fonds coralliens parmi les plus beaux que nous ayons jamais vu. En chemin nous croisions des barques de pêcheurs tirant leurs filets si chargés de poissons qu'ils paraissaient tissés d'argent. Nous passions la journée sur ces îles. Dès que nous commençons à pique niquer, des troupes de bernard-l'ermite apparaissaient pour se nourrir. Dans l'eau, sur les surfaces sableuses séparant les coraux, se reposaient des amas de grosses étoiles de mer curieusement pentagonales qui semblaient avoir été découpées dans des tapis persans. Mais à une heure précise, au dessus du continent, le ciel devenait bleu ardoise : il fallait précipiter notre retour sous peine d'être noyés sous la mousson.

C'est cependant en Argentine que nous avons été submergés par les orages les plus spectaculaires. Je chassais avec un ami, dans les plaines bordant le Rio de la Plata ; soudain, au sud, l'horizon se chargea d'un amoncellement de nuages opaques qui grossissait à vue d'œil et allait se précipiter sur nous. La pluie ne tomba pas immédiatement, mais l'obscurité se fit. Je n'avais jamais été entouré d'une telle couronne d'éclairs. La pampa aussi loin qu'on pouvait la voir restait éclairée plusieurs secondes comme en plein jour, et les roulements de tonnerre étaient assourdissants.

Toutes ces fêtes de lumière, tous ces magnifiques et parfois terrifiant phénomènes, je fus donc autorisé à les revoir et les revivre.

Je souhaitais encore retrouver un spectacle complètement différent situé aussi en Amérique du Sud. Passant un col dans les Andes, nous nous trouvâmes soudain devant le spectacle irréel du « Grand Salar d'Uyuni ». Voici quelques millions d'années, une portion d'océan s'était trouvée coupée du Pacifique par une deuxième chaîne de montagnes, parallèle à la Cordillère qui existait déjà. Le fond de mer pris en otage s'était soulevé avec toute la région, jusqu'à 3 600 mètres d'altitude, où il s'était stabilisé, entouré par des monta-



*Groupe de coquillages
aux formes étranges*

gnes plus hautes encore. La masse d'eau de mer isolée avait fini par s'évaporer ; elle avait laissé une croûte de sel horizontale de plusieurs mètres d'épaisseur et qui s'étendait sur des dizaines de kilomètres carrés. Trois ou quatre îlots en émergent encore, constitués de coraux morts qui avaient autrefois tapissés le fond de ces océans. Ces îlots s'étaient peu à peu peuplés de cactus cierges. Nous avons l'impression en roulant sur ce plancher de sel d'être arrivés dans un autre espace.

Pour ma quatrième expédition autorisée, j'avais décidé de revoir un des déserts que j'avais tant aimé ; il me fallait choisir entre ceux d'Égypte et du Sahara, de Namibie et du Taklamakan.

Tout autour, en ces lieux silencieux et dénudés, l'esprit paraît avoir remplacé la matière. Il n'est pas facile de décrire l'émotion qui vous étreint dans ces solitudes ; rien ne bouge, rien ne résonne. L'espace paraît vidé de sa substance et seuls les rêves peuvent encore le remplir. Je choisis donc, pour cette ultime visite, le Sahara, qui s'étale de l'Égypte à la Mauritanie. Mais ces déserts ont tellement compté pour moi que je désire, pour les faire revivre en reparler dans un chapitre séparé que je compte leur consacrer.

C'est après cette ultime visite que je me sentis arrivé au bout de mes errances. Je me souviens de ce soir, où après

avoir pour la dernière fois dressé nos tentes, nous nous étions réunis pour dîner. C'est à ces moments que nous ressentions tout le prix des relations humaines. Cela nous rappelait que d'autres hommes vivaient à nos côtés sur cette planète égarée, et qu'il y avait peut-être un sens à tout cela.



Quelques beaux coraux



Bavardages africains